

REVUE DES DEUX MONDES
15, Rue de l'Université-VII^e

1 NOVEMBRE 1963

BEAUX-ARTS

LA BIENNALE DE PARIS

La quatrième Biennale de Paris a suscité quelques colères. « Bouchez-vous le nez en entrant. A la sortie envoyez vos vêtements chez le teinturier. N'y emmenez pas les bébés à cause des mouches. Voilà ce que nous avons fait de nos fils et de nos filles. Voilà l'héritage que nous leur laissons : l'exposition des enfants du Père Ubu jouant dans les latrines de l'histoire ». Cette diatribe de M. Paul Guth est suscitée par le caractère officiel de cette exposition. Elle se tient au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris. Elle a été inaugurée par M. André Malraux. Elle est présidée par M. Jacques Jaujard, membre de l'Institut. Elle est placée sous le patronage de M. Couve de Murville, ministre des Affaires étrangères.

Cette colère, les visiteurs ne semblent pas la partager. Ils m'ont paru surtout accablés par le manque d'imagination des jeunes artistes des cinquante-cinq pays qui participent à cette immense foire ; le mot foire convient assez bien aux salles où sont exposés tout ce qui bouge, tourne, se détend, vrombit, projette des éclats ou des rayons lumineux ; aucun exposant n'est encore allé jusqu'à réaliser la boutade de Cézanne à qui on demandait vers 1900 ce qu'il comptait exposer au Salon et qui répondait agacé : « Un pot de M... » avec l'accent du Père Ubu dont l'ombre gigantesque plane, en effet, sur cette manifestation.

Plus que l'audace ce qui surprend c'est la timidité des exposants qui ne vont jamais plus loin que Picabia ou Marcel Duchamp quand, il y a un demi-siècle, ils encadraient, à l'intention des Indépendants et du Salon d'Automne, une simple pompe à bicyclette. Les manifestations de ce genre, à l'époque, relevaient du canular Dada. Elles ont maintenant reçu un nom. Cela s'appelle le Pop'art et le mieux pensant des grands quotidiens réservait récemment les honneurs de sa première page à un faussaire con-

59
damné à une lourde peine par les tribunaux et qui, nous dit-on, est devenu « l'un des rois du Pop'art français » — il s'appelle le Schekroun... — qui est la représentation poétique d'objets usuels. Il s'agit de pots de yogourt collés à la peinture cellulosique. Pompe à bicyclette ou pot de yogourt, à mes yeux de profane il n'y a pas grande différence sinon que, maintenant, les musées les achètent.

Nous sommes là au cœur du problème. Pendant des siècles les arts plastiques furent objets de délectation. On plaçait au mur de son appartement un tableau qui apportait des satisfactions de diverses sortes : harmonies des formes et des couleurs ou, au contraire, rupture insolite, et encore évocation d'un être, d'un paysage. Rien de semblable aujourd'hui. Les acheteurs qui font vivre les milliers de galeries de tableaux ouvertes depuis vingt ans dans le monde appartiennent essentiellement à trois catégories : les snobs qui craignent de manquer le dernier bateau et s'intéressent d'autant plus à une œuvre d'art qu'elle déconcerte davantage le public. Dans ce rayon se rangent tous les professeurs, tous les conservateurs de musées, tous les critiques qui craignent par-dessus tout de recommencer les erreurs commises par leurs prédécesseurs quand ils ont refusé de reconnaître le génie de Van Gogh ou de Rouault.

Les plus redoutables, sont les spéculateurs : les uns, avertis des arcanes de ce commerce très particulier, n'ignorent rien des secrets cachés dans les arrière-boutiques des marchands de tableaux ou dans les cabinets des commissaire-priseurs ; les autres sont des naïfs qui croient ceux qui leur disent : « Ça montera comme ont monté les Cézanne, les Gauguin, les Utrillo, les Picasso. » Ces gogos laissent autant d'argent entre les mains de leurs astucieux conseillers qu'aux guichets du tiercé.

Troisième catégorie : les musées. « Notre rôle, disent les conservateurs, est de nous tenir au courant de ce qui se fait, d'être objectifs, d'acheter les œuvres du peintre ou du sculpteur dont on parle sans porter sur elles de jugement. » Seulement comme on parle d'autant plus d'un artiste qu'il est représenté dans un plus grand nombre de musées, l'astuce est d'avoir des compères qui le font entrer dans une ou deux galeries officielles ; il ne reste plus au manager qu'à s'adresser aux responsables des autres en leur disant : « Tel peintre est à la Fondation Guggenheim ou au Musée du Havre, qu'attendez-vous pour offrir aux amateurs de votre ville le spectacle de son génie ? » Si en Europe les dégâts sont limités, il n'en va pas de même aux Etats-Unis où tout contribuable a le droit de déduire de sa déclaration d'impôts les sommes qu'il a déboursées pour offrir une œuvre d'art à un musée. Je me suis laissé dire que la somme portée sur la déclaration était parfois

York j'ai été frappé par la place minime que tenait l'art américain dans ces salles, alors que les créations de l'Ecole de Paris étaient partout à l'honneur et que l'immense rez-de-chaussée était occupé par une exposition Bonnard, peintre considéré il y a quelques années encore comme un impressionniste attardé. Réaction ?

En donnant la vedette à l'art « cinétique », au cinéma, à la télévision, au théâtre d'avant-garde ; en créant des prix pour les travaux d'équipe, la décoration théâtrale, la composition musicale, le film de recherche ; en militant pour la fusion des diverses formes d'art ; en donnant audience aux jeunes poètes, aux jeunes virtuoses la IV^e Biennale de Paris porte, qu'elle le veuille ou non, un coup mortel à ce que, pendant six siècles, on a entendu par art plastique et qui n'était ni musique, ni poésie, ni théâtre, ni automates... Car c'est bien de Vaucanson et non de Phidias que dérivent nombre de créations exposées sous le titre fallacieux de sculptures. Dire que certaines salles de la Biennale ressemblent moins à celles du Salon d'Automne qu'aux galeries de l'ancien Luna-Park ne constitue pas un jugement mais une constatation, et en les quittant pour entrer dans celles où, si étranges qu'elles soient, les peintures et les sculptures ne bougent pas, où elles ne se projettent sur aucun écran, nous avons l'impression de nous trouver en présence d'un art périmé, sinistre et dégageant un ennui mortel.

Alors il faut bien se poser la question : si l'art figuratif nous a délivré depuis les débuts de la Renaissance italienne tous ses messages ; si l'art abstrait lui-même n'a rien à nous apprendre ; si il faut changer de technique tous les quinze jours pour retenir notre attention n'est-ce pas que l'ère des grandes révolutions picturales est terminée, qu'il n'y a plus rien à dire ?